

vous n'avez pas cherché vous-même, pour votre satisfaction personnelle, de qui était née cette fille et quel sang coulait dans ses veines.

—Encore une fois, que m'importe? En admettant que les parents soient indignes, pas une parcelle de leur indignité ne rejaillirait sur Lucie.

—En vérité, l'amour vous affole!

—C'est une folie, monsieur, dont je ne veux pas guérir!

—Il faudra bien que vous en guérissiez cependant quand je vous aurai dit quelle est celle que vous songez à prendre pour femme.

—J'attends que vous me le disiez.

—Lucie est la fille de Jeanne Fortier, l'assassin de votre père et, comme vous refuseriez sans doute de me croire sur parole, je vais vous en fournir la preuve irrécusable.

Un cri sourd s'échappa du gosier contracté de Lucien. Le jeune homme se laissa tomber sur une chaise, les yeux hagards, tandis qu'un tremblement convulsif secouait tout son corps.

\* \* \*

Au moment où cette scène se passait à Courbevoie, dans le cabinet de l'industriel, un coupé de maître s'arrêtait devant la maison qu'habitait Lucie, quai Bourbon, numéro 9. Mary descendit de cette voiture, s'engagea sous la voûte, traversa la cour, et, s'adressant à la concierge, lui demanda :

—Mademoiselle Lucie est-elle chez elle?

La jeune fille reçut une réponse affirmative, gravit l'escalier, et vint frapper à la porte de l'ouvrière. Celle-ci travaillait comme toujours. Elle déposa sur une table à l'ouvrage le morceau d'étoffe qu'elle tenait, quitta son siège et alla ouvrir. En voyant Mary, dont elle n'avait point oublié les paroles blessantes, elle recula avec surprise, presque avec crainte.

—Vous, mademoiselle, vous chez moi! balbutia-t-elle.

Mary semblait calme, mais résolue. Lucie reprit, pour se donner une contenance :

—Vous venez voir sans doute si j'ai terminé vos costumes?

La visiteuse secoua la tête.

—Non fit-elle ensuite, je viens causer avec vous d'une chose très grave.

—Une chose très grave! répéta l'ouvrière qui sentait son inquiétude redoubler.

—Oui. Voulez-vous me permettre de m'asseoir?

—Oh! pardonnez-moi, mademoiselle! s'écria la jeune fille en présentant une chaise à Mary, l'étonnement me faisait oublier les plus simples convenances. Vous devez le comprendre.

—Je le comprends en effet, et je l'excuse.

La fille du millionnaire s'assit, puis, regardant en face l'ouvrière entama brusquement l'entretien par ces mots :

—Vous m'aviez dit que vous étiez orpheline?

—Oui, mademoiselle.

—Ne connaissant pas votre famille, abandonnée par elle et élevée à l'hospice des Enfants-Trouvés?

—Oui, mademoiselle.

—Sans fortune, par conséquent; sans autres ressources que celles que vous donne un travail assidu?

—C'est vrai. Mais je suis heureuse ainsi.

—Heureuse! répéta Mary d'un ton presque ironique, j'en doute un peu.

—Je vous assure... commença Lucie.

—N'insistez pas. Vous ne changeriez rien à mes convictions.

Lucie n'acheva point sa phrase.

—Eh bien! poursuivit la fille de Jacques Garaud, je viens vous dire ceci: Je suis riche, moi, je suis très riche, et je veux assurer votre avenir.

La fiancée de Lucien comprenait de moins en moins et ne trouvait pas dans les paroles qui frappaient son oreille l'explication de la visite de mademoiselle Harmant.

—Assurer mon avenir! balbutia-t-elle.

—Oui.

—De quelle façon?

—De la façon la plus simple et la plus large. Je vous offre un capital de trois cent mille francs.

Ce fut au tour de Lucie de regarder Mary bien en face.

—Est-ce qu'elle devient folle? se demandait-elle.

—Vous avez entendu? fit mademoiselle Harmant.

—J'ai entendu... mais je ne comprends pas...

—Pourquoi je vous offre une fortune?

—Précisément.

—Et vous pensez qu'au moment où je vous parle je ne possède point toute ma raison, n'est-il pas vrai?

Lucie, en se voyant ainsi devinée, devint pourpre et garda le silence.

—Eh bien? vous vous trompez en croyant cela, reprit Mary. J'ai ma raison entière, et ce n'est pas d'une libéralité qu'il s'agit, mais d'un marché que je viens vous proposer.

—Un marché?

—Tout à votre avantage, puisque grâce à moi vous allez vous trouver riche. Trois cent mille francs, pour qui ne possédait rien, c'est la fortune.

—Expliquez-vous mieux, je vous en prie, mademoiselle, dit Lucie qui commençait à ressentir un peu d'impatience nerveuse; vous me parlez par énigmes; vous m'offrez une somme énorme, vous venez me proposer un marché. Quel est ce marché?

—Immédiatement après avoir reçu la somme que vous trouvez énorme, vous quitterez non seulement Paris, mais la France.

—Quitter Paris! quitter la France! s'écria l'ouvrière stupéfaite. Mais, pourquoi?

Mary fronça les sourcils et serra les dents.

—Pour que je ne vous voie plus, répondit-elle d'une voix sifflante.

Lucie eut un moment d'effroi. Plus que jamais elle croyait à la folie de sa visiteuse. La fille du millionnaire continua :

—Pour que je ne vous sente plus près de moi dans la même ville, pour que je ne vous trouve plus sur ma route, à tout heure, pour que ma vie qui s'éteint se ranime, pour que je puisse enfin goûter le calme et le bonheur!

Lucie s'était levée d'un bond.

—Ah! s'écria-t-elle en s'éloignant avec épouvante de mademoiselle Harmant, vous venez de me faire comprendre votre changement à mon égard, vos paroles blessantes, vos regards chargés tantôt de dédain, tantôt de haine! Vous êtes jalouse de moi!

—Oui, jalouse de vous! répliqua Mary en se levant à son tour, les yeux pleins d'éclairs.

—Vous aimez Lucien!

—Je l'aime.

—Et vous comptez que pour calmer votre jalousie, pour donner satisfaction à vos caprices, je vais m'arracher le cœur! Vous comptez que je vais m'éloigner de Lucien en jurant de ne pas le revoir!

—J'y compte.

—Vous m'offrez trois cent mille francs pour prix de ce sacrifice.

—J'augmenterai la somme s'il le faut.

—Et vous avez pu croire un instant que j'accepterais ce marché honteux?

—Pourquoi le refuseriez-vous?

—Pourquoi? parce que j'aime Lucien! Je l'aime de toute mon âme, je l'aime de toutes mes forces, je l'aime d'un amour qui doit vivre aussi longtemps que battra mon cœur! et vous avez cru que ce cœur était à vendre! Mais quelle immense mépris avez-vous donc pour moi? Eh bien! ce mépris n'est pas mérité! Je repousse avec horreur, avec indignation, le honteux marché proposé par vous! J'aime Lucien. Vous l'aimez aussi! Qu'il choisisse! Sûre de sa loyauté, j'attendrai ce choix sans crainte! Et maintenant, mademoiselle, il me semble que nous n'avons plus rien à nous dire.

Au lieu de s'éloigner, la fille du millionnaire éclata en sanglots. Elle se laissa tomber à genoux et levant vers Lucie ses mains suppliantes, balbutia d'une voix que les larmes rendaient presque indistincte :

—Je l'adore, et je mourrai s'il ne m'aime pas. Ayez pitié de moi! Ne me le prenez point, permettez-moi de vivre.

En face de ce désespoir de l'enfant que le doigt de la mort avait touché déjà, Lucie se sentit remuée jusqu'au fond de ses entrailles.

—Relevez-vous, dit-elle en prenant les mains de Mary, relevez-vous, mademoiselle, je vous en conjure!

—Non! laissez-moi vous implorer à genoux! Je vous demande la vie, le bonheur.

XXXVI

—Que puis-je vous répondre? répliqua l'ouvrière je n'ai ni le droit, ni la volonté, de disposer du cœur de Lucien.

—Vous voulez le garder, alors! vous voulez me le prendre! fit Mary d'une voix qui n'était plus suppliante, mais farouche.

—Je veux ce que Lucien voudra, encore une fois, je le laisse libre.

La fille du millionnaire se redressa d'un bond, les lèvres crispées, les joues creusées par la colère.

—Alors décidément, vous êtes sans pitié? reprit-elle. Décidément, vous refusez mes offres?

—Je vous plains de toute mon âme, mademoiselle; mais, je l'ai déjà dit, mon cœur n'est point à vendre.

—Mary porta ses deux mains à son front avec un geste de folle.

—Je me vengerai! fit-elle ensuite.

Et d'un pas raide, automatique en quelque sorte, elle quitta la chambre de sa rivale. Lucie restée seule, murmura en joignant les mains :

—Quoi qu'elle fasse, mon Dieu, quoi qu'elle essaye contre moi, pardonnez-lui. Elle souffre, et la souffrance égare sa raison. Ah! des pressentiments funestes me hantaient lorsque Lucien a dû se présenter dans la maison de monsieur Harmant! Un rêve de mauvaise augure m'avait prévenu! Mes pressentiments se réalisent. Mon bonheur est menacé.

Un frisson courut sur la chair de Lucie, puis après un silence elle répéta :

—Menacé! Non; non! La crainte seulement serait faire injure à Lucien. Ce serait le croire capable de ne plus m'aimer. Non! Je n'ai rien à craindre. J'ai foi dans l'avenir. J'ai foi dans l'amour de Lucien!

En ce moment, la porte de la mansarde s'ouvrit et Jeanne Fortier, la porteuse de pain, parut. Elle vit la jeune fille très pâle, violemment agitée, les paupières rougies, le visage défat, et courut à elle en s'écriant :

—Mignonne! chère mignonne! qu'avez-vous? Vous avez les yeux pleins de larmes! Que s'est-il donc passé?

Lucie se jeta dans les bras de maman Lison, et ses sanglots éclatèrent comme un peu auparavant avaient éclaté ceux de Mary.

—Pourquoi ce chagrin? Pourquoi ces pleurs? poursuivit l'évadée de la maison centrale.

—Ah! maman Lison, maman Lison, balbutia Lucie, on veut me prendre l'amour de Lucien.

—Vous prendre l'amour de Lucien! répliqua la porteuse de pain stupéfaite. Est-ce possible, cela, mon enfant? Est-ce que monsieur Lucien ne vous aime pas de toute son âme? Est-ce que vous le croyez capable de se parjurer?

—Non; certes, non, je ne le crois pas!

—Eh bien?

—Mais on essaiera de le détourner de moi, on lui offrira une fortune, une grande fortune.

—Qui donc fera cela? Qui donc est la cause de vos larmes?

—Celle que je croyais la meilleure des créatures.

—Mademoiselle Mary Harmant?

—Oui, maman Lison.

—Elle est venue ici?

—Elle y était encore il y a quelques minutes. Vous auriez pu la rencontrer dans l'escalier.

—Et que venait-elle faire chez vous?

—M'offrir une fortune, trois cent mille francs, à la condition que je quitterais Paris, la France, et que je lui laisserais le cœur de Lucien.

Jeanne Fortier haussa les épaules.

—Et c'est cela qui vous effraye? demanda-t-elle ensuite.

—N'y a-t-il pas de quoi m'effrayer?

—Mais non, mignonne, cent fois non! L'acte de cette jeune fille est un acte de folie pure!

Vous n'avez rien à craindre d'elle. Je connais monsieur Lucien depuis moins longtemps que vous mais je le connais assez pour le bien juger. Entre l'amour et la fortune il m'hésitera point, je vous en réponds! Donc, ne vous mettez pas de chagrin en tête!

—Mais, en refusant les propositions qui lui seront faites, il perdra son emploi.

—Eh bien, il en trouvera un autre. Son mérite est connu maintenant et les offres de place ne lui